



d'après un buste de A. Pagny

LOUISA SIEFERT

Poète de la mort

Emilie-Georgette-Louisa Siéfert est née à Lyon, le vendredi 1 août 1845 à deux heures du matin au milieu d'un violent orage. Peut-on venir en ce monde plus romantiquement ?

Mon berceau fut marqué par la fatalité.
L'orage qui grondait, terrible, à ma naissance,
M'a pour jamais, dès lors, soumise à sa puissance
Avec le premier cri qu'au monde j'ai jeté;
Mon berceau fut marqué par la fatalité.

Louisa Siéfert vécut le temps de ce court orage pour évoquer les souvenirs du pays d'où elle vient et les espoirs de la patrie céleste qu'elle regagne à grands pas. Irrésistiblement elle nous rappelle le mythe de la caverne de Platon, elle décrit l'ombre projetée sur la parois. Elle a le souffle entrecoupé des poètes morts jeunes, dans la fraîcheur de l'âme. Leurs paupières vite closes se gavent d'images puérielles mais la prescience des verts pâturages leur donne un sérieux inaccoutumé. Ils ont en commun cette hâte du voyageur qui ne fait que passer et qui narre à la veillée d'auberge son amorce de pérégrination. Tous, sont cette terre arable

propice à la croissance de la camarde; le germe de la mort pousse en eux ses racines; leur sève juvénile l'alimente, gonfle ses bourgeons près d'éclorre. Louisa Siéfert n'a pas été fauchée en pleine vigueur comme un arbre qui s'abat. La mort l'a prise peu à peu, lentement. Enfant déjà fragile, à quinze ans la coxalgie endigue sa vie dans une continuelle souffrance avec des inflexions rémittentes et renaissantes en d'atroces crescendo.

"C'est une bien lugubre histoire que la vie de cette jeune fille", nous dit Paul Mariéton dans son ouvrage : Joséphin Souлары et la Pléiade Lyonnaise. Les progrès de son mal et l'espoir de le vaincre la contraignent à entreprendre des cures qui restent les seuls remèdes envisagés après l'échec des médicastres impuissants. Elle doit quitter sa chère maison des Ormes, à Saint-Cyr, près de Lyon, pour attendre une improbable guérison aux eaux d'Aix.

En 1863, elle y rencontre Charles Asselineau qui jouera un grand rôle dans sa vie de poète et fit battre son coeur de femme. Il fut question de mariage. La grande différence d'âge fit reculer Asselineau déjà quinquagénaire. 1866 la retrouve à nouveau à Aix, elle en revient avec l'impression d'être guérie, mais en 1872, les douleurs reviennent à l'assaut plus terribles encore compliquées d'une affection pulmonaire qui l'acheminera à sa fin. A nouveau les souffrances relâchèrent leurs tenailles pour mieux saisir. Elle se prend à espérer et fait des rêves d'avenir. En 1876, elle consent à épouser Jocelyn Pène. Une année ne s'est pas encore écoulée qu'une grossesse vient compromettre sa fragile santé. On lui recommande le climat de Pau et c'est là qu'en quelques mois elle s'éteint. Le 21 octobre 1877, deux âmes entrent au séjour des morts. Ce corps qui à peine eut la force d'en soutenir une, plia sous la double charge.

Sa soeur, Mme Bost, relate les derniers instants du poète :

"Vers les six heures du matin, comme nous ne remarquions aucun changement et qu'elle semblait sommeiller, Jocelyn sortit et j'allai prendre un instant de repos. Mais une heure après, en rentrant dans sa chambre, je la vis presser les mains de la garde, disant : "Tenez-moi, tenez-moi, on vient me prendre !" Je la tins dans mes bras et l'appelai, elle me reconnut alors, et me dit de cette voix sourde qui vous pénètre jusqu'à la moelle des os : "Je meurs.. Eternel ! Eternel !" C'était le commencement d'un verset qu'elle aimait à répéter : "Eternel, je me suis assurée en toi !" Je l'achevai pour elle, remettant son âme à Dieu. Elle dit encore : "Croyez, croyez !.. puis des adieux et des paroles inintelligibles. J'appelai vite Elisée qui vint et resta avec moi. Jocelyn monta sans se douter que la mort était là, et quelques minutes après, notre Louisa s'éteignait doucement, sa belle tête penchée doucement empourprée par le radieux soleil que laissait entrer la fenêtre ouverte".



Louisa frêle jeune fille filant et crochant au coin du feu cache une âme de feu née pour l'amour et les combats d'homme.

Laine blanche, crochet, roulés entre mes doigts,
Combien vous ai-je dit de secrets autrefois ?
Combien avez-vous vu de doux rêves s'éclorre ?
Vous en souvenez-vous ?.. Hélas ! j'en tremble encore.

La fileuse muette et quasi immobile est le terrain d'affrontements, l'imagination va bon train :

Toute âme est le champ clos d'une bataille noire
Sans trêve ni merci, sans soleil ni flambeau.
Chaque illusion morte y trouve son tombeau
Et dans sa chute entraîne au néant sa mémoire.

.....

Vivrai-je ainsi Longtemps ? Où trouverai-je enfin,
Dans un de ces pays où je viens et je passe

Sans laisser après moi ni souvenir ni trace,
Où la terre est si bonne et le soleil si beau,
Le bonheur que je cherche ou le pain du tombeau?

Réel poète, son émotion nous gagne, nous faisons nôtre ses interrogations, elle touche la conscience collective. On lui reproche d'avoir un peu trop emprunté aux poètes ses amis; écho tendre des poètes du temps qui fuit, elle redit Victor Hugo, Joseph Delorme, et, sans lui ressembler dans les termes, la douce rêverie du Lac. Elle s'en affranchit peu à peu, remplaçant le convenu poétique par une personnelle expérience. Elle parle de ce qu'elle connaît. Elle s'est habituée à l'idée de la mort, à sa réalité quotidienne, elle s'est habituée à la regarder en face, sans crainte, elle noue avec elle des liens d'amitié :

Et pilote perdu qui renonce à son fort,
Aux flancs de mon vaisseau jugeant les avaries,
J'ai vu sous la mer lourde un lit d'algues fleuries,
Car l'espoir, la promesse et le gain, c'est la mort.

Ce poème Consolation inscrit en exergue un vers de Sully-Prudhomme : "Pourquoi vivre à demi quand le néant vaut mieux ?" Elle ne donne pas raison à Sully-Prudhomme, elle lui répond, le dément : "Non la mort n'est pas le néant, moi, morte-à-demi, je puis en témoigner, la mort est un passage qui ouvre sur "l'idéale beauté" où nous continuerons le travail entrepris ici-bas et malheur à ceux qui ne rêvent que traquenards et félonies, ils achèveront leur ruine là-bas". Quant au poète des embellies, son sommeil éternel se poursuit dans une action limpide comme l'eau vive :

Dormir, oublier ! puis, toute l'éternité,
Rêver d'amour sans fin, rêver de paix sans lutte,
Ne plus craindre à mes pieds le piège ni la chute,
Et poursuivre à loisir l'idéale beauté ?

Vous connaissez la formule populaire : "Personne n'est revenu de là-bas pour nous dire ce qui s'y passe". La Morte-à-demi en témoigne :

Dans la grande tristesse il est ainsi des joies
Que l'homme méconnaît où qu'il ne comprend pas,
Lasse du passé manqué par chacun de nos pas,
J'ai fait, comme dit Job, le compte de mes voies.



Sans croire à une possible gloire littéraire, elle voulut avoir le plaisir de voir son nom imprimé au-dessous de quelques vers. Elle contacta la Revue des Deux Mondes. Buloz la pria de se faire déjà un nom. Elle avait rassemblé des poèmes sous le titre : Rayons perdus. Charles Asselineau pensait que ces notations discrètes intéresseraient, peut-être, quelques lettrés. Il ne s'attendait pas à un accueil si favorable de la presse et du public qui justifia trois éditions successives. Une carrière de poète s'ouvrait à elle. Elle monta à Paris. Après le succès des Rayons une production régulièrement annuelle suivit :

En 1869, L'Année Républicaine, en 1870, Les Stoïques, en 1871, Saintes colères, en 1872, Comédies romanesques.

Elle entra dans le monde des gendelettres. Emmanuel des Essarts avec qui elle correspondait depuis la publication des Rayons perdus lui dédia plusieurs articles sympathiques. Son second livre était dédié à Victor Hugo qui écrivit du premier : "Rayons perdus ! Non. Les rayons ne se perdent pas. Rien ne se perd de la lumière; rien ne se perd de l'âme".

Edgard Quinet, Victor Cherbuliez saluèrent enthousiastes L'Année Républicaine. M. Guizot la cite au Collège de France et Sainte-Beuve écrit : "Vous avez fait comme Ovide, mais d'une voix plus mâle et d'un accent plus patriotique, les fastes de L'Année Républicaine, c'est le vers d'André Chénier fêtant les dieux de Marie-Joseph".

Joséphin Souлары couronna de lauriers sa compatriote, et Chenavard, le peintre pessimiste, un autre ami de Lyon, l'encourageait.

De 1872 à sa mort, elle ne donna à l'édition Lemerre qu'un petit roman Méline, non que l'inspiration lui manquât mais les forces, elles s'épuisèrent. On l'envoya à Pau pour la ragail-lardir à l'air du Midi, en vain. Son chant s'est arrêté là.

Louisa Siéfert trouva de très beaux accents, à ne citer qu'un vers par ci, par là, particulièrement heureux, on pourrait la ranger parmi les beaux poètes de sa génération. Il lui manqua pour cela l'art de la composition, ses sculptures, ses bas-reliefs sont beaux en soi, le bâtiment manque d'architecture. Contentons-nous d'admirer les frises et les chapiteaux et le clair de Lune d'Avril qui se promène sur le banc abandonné par les amoureux de tout à l'heure, poudrant de sa pâleur blafarde les morts oubliés.

Je le vois errer d'arbre en arbre
 Comme un doux poète étonné,
 Et prêter des blancheurs de marbre
 Au banc de pierre abandonné.

 Ainsi promeneur pâle et triste,
 Hôte des tombeaux délaissés,

 Là-bas échevelant le saule
 Qui pleure les morts oubliés
 Et chargeant sur sa blanche épaule
 Les linceuls qu'il a déliés.



MALVINA BLANCHECOTTE

Ouvrière-Poète

Les romantiques ont inventé la littérature populaire. Curieux de légendes, de contes à la veillée, de traditions paysannes, ils ouvrirent leurs bras aux poètes issus des couches populaires. Bien souvent ils furent victimes de leur crédulité; les auteurs ouvriers, paysans, ne peuvent écrire avec art, s'exprimer librement ou simplement être entendus qu'à la condition d'avoir fait - en secret et pour leur compte - leurs humanités. Autodidactes, le mot est trop ambiguë pour les caractériser; privés de la fréquentation régulière des classes les maîtres sont venus à domicile par le livre; les veillées laborieuses remplacèrent l'usage des bancs de culottes sur les bancs de l'école. Ils n'apprennent que ce qui leur tient à coeur et gagnent en profondeur ce qu'ils perdent en étendue. Tirant l'aiguille tout le jour, Mme Blanchecotte n'encadrerait chez elle aucun diplôme, mais, le soir venu, elle lit les poètes en français, en anglais, en allemand et en latin comme un clerc tonsuré.

Jusqu'au romantisme les couches populaires se créaient un climat de beauté sans le savoir,